DEUXIÈME ANNÉE
N° 37



11 SEPTEMBRE 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS

– C'est le cheval de Bill !... s'écria Jeewes. Vite, rattrapons-le... (Voir p. 14.)



Ce 10 septembre 1947.

Cher vieux,

Je voudrais t'entretenir, aujourd'hui, d'un sujet qui me tient fort à cœur parce que j'ai constaté que beaucoup de mes amis, par ailleurs d'excellents garçons, souffraient de cette faiblesse : ils ne savaient pas perdre.

J'entends : perdre au jeu, se reconnaître battu, s'avouer vaincu.

Il faut pourtant bien, à l'issue d'une compétition, d'un concours, d'un jeu quelconque, qu'il y ait des gagnants et des perdants. Tout le monde ne peut être vainqueur. Que la première place revienne donc au plus méritant.

Lorsque tu participes à un concours, fais confiance au jury qui a été désigné, pour apprécier les mérites de chacun. Accepte sa décision, quelle qu'elle soit, avec bonne humeur. A mauvaise fortune offre un cœur généreux.

En bref : sois beau joueur.

J'ai toujours admiré, à l'issue d'un match de boxe, par exemple, cette poignée de main que le vaincu offrait au vainqueur. Elle était le signe qu'il reconnaissait sa défaite et qu'il rendait hommage, lui aussi, au plus fort, après une lutte loyale.

Par contre, que faut-il penser de ces joueurs de football — et surtout de leurs supporters — qui accablent de coups et d'injures, après le match qui les mit aux prises, leurs adversaires que la victoire a favorisés ?

Piètre esprit sportif, en vérité, et que tu condamnes certainement comme moi. Le sport doit être un jeu loyal qui oppose, les uns aux autres, des adversaires fraternels en un joyeux combat. N'es-tu pas de cet avis ?

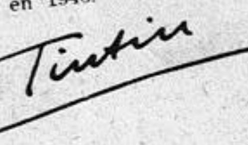
Ainsi donc, à l'avenir, chaque fois que tu t'engageras dans une compétition, un jeu, un concours, efforce-toi de gagner, bien sûr, mais aussi SACHE PERDRE.

Sache perdre avec le sourire dont tu aurais couronné ta victoire. Et ce sourire offre-le au vainqueur, sans amertume ni réticence. Quand tu ne peux dire « Tant mieux », dis « Tant pis » avec désinvolture.

C'est la grâce que je te souhaite.

BONNE NOUVELLE !

Le recueil nº 1 de Tintin est en vente au prix de 69 frs. Il est présenté sous une élégante couverture cartonnée et groupe les premiers fascicules du journal paru en 1946.





MON COURRIER

SCHOONJANS ROBERT, Evere. — Nous n'avons pas édité de couverture spéciale pour album à relier, mais je te conseille de choisir, parmi les numéros de « Tintin » que tu as reliés, une couverture qui te plaise, et de passer commande de ce numéro au bureau du journal.

PIM SWART, Abrikozenstraat, 41, La Haye (Pays-Bas). — « Quatorze ans, étudiant, scout et collectionneur de timbres, désire correspondre avec un lecteur de « Tintin », membre du Club ».

VAN CAILLIE ANDRE, Ostende. — Pas besoin de voter, mon cher André. « Tintin au Pays des Soviets » ne peut être réédité pour le moment parce que d'autres albums doivent paraître avant lui. Mais patience : son tour viendra. Merci pour tes légendes.

SOETAERT GEORGES, Marchienne-au-Pont. — Je salue en toi un nouveau membre du Club. Mais ne te dispute pas trop avec ta sœur pour être le premier à lire « Tintin ». Bravo pour les bons résultats que tu as obtenus. Nous songerons à une histoire de boys-scouts. Dupont et Dupond te saluent, ainsi que le capitaine. Et Milou te serre la gauche !

JOOS CHRISTIANE, Auderghem. — La Saint-Tintin ? Mais on la fête tous les jeudis quand paraît le journal ! Tu peux venir en notre salle de rédaction nous dire bonjour, mais il y a peu de chance que tu m'y trouves : je suis presque toujours en voyage.

MEUTER JEAN, Châtelineau. — Je ne puis te dire, dès à présent, si Monsieur Tournesol sera retrouvé dans « Le Temple du Soleil ». Je l'espère de tout cœur. Mon Milou me prie de transmettre ses amitiés au tien.

VAN DAM SERGE et CLAUDE, Jette. — Etes-vous satisfaits, à présent que me voilà de retour parmi vous ? Croyez que je souffrais autant de cette absence que vous-mêmes.

VAN DESSEL GOMMAIRE, Bruxelles. — Il est exact que les dessins originaux de Hergé et d'Edgar Jacobs sont deux fois plus grands que ceux qui paraissent dans « Tintin ». « Le Secret de l'Espadon » paraîtra en album dans quelque temps. Tu en seras averti par les soins du journal. J'espère que tu es en bonne santé à présent ?

ALPHONSE ROBERT, Herchies. — Je ne puis transmettre ton bonjour au professeur Tournesol en ce moment : n'oublie pas qu'il a été enlevé ! Corentin Feldoë te salue très amicalement. Et moi de même.

ERROL POWER, Liège. — Rassure-toi : ta lettre était très bien. « Quick et Flupke » en couleurs, n'était-ce pas nouveau ? D'ailleurs, voici « Le Temple du Soleil ». Je n'aime pas beaucoup ton histoire de queues de cerises : elle manque de gentillesse pour les professeurs. Milou a toujours participé à toutes mes aventures. C'est mon meilleur ami.

NEVE PAUL, Esneux. — Merci pour l'intérêt que tu portes à ma santé. J'espère que la tienne ne te donne pas de souci ? Et heureux d'apprendre que le journal t'intéresse à ce point.

BOURY ARSENE, Verviers. — Bien reçu tes dessins. Ils ne sont pas mal, mais tu dois encore perfectionner ta manière. Commence par prendre des croquis de tout ce tu vois autour de toi. Le croquis, c'est l'abc du dessin. Lorsque tu sauras dessiner, tu pourras raconter des histoires en images.

Notre concours de la meilleure légende.

DESSIN Nº 9

Légende primée :

Le petit nègre : Ne me dis pas que tu es bien luné... je vois ton nez qui s'allonge !



Envoi de Nancy Voice, Chaussée de Bruxelles à Ledeberg-Gand.

MEMBRES DU CLUB !

vous qui connaissez déjà la joie de déchiffrer les messages secrets que vous adresse votre ami Tintin,

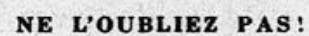
LECTEURS DU JOURNAL !

vous qui ne connaissez pas encore cette joie, voici que l'occasion vous est offerte de découvrir

UN JEU PASSIONNANT : MESSAGES SECRETS

contenant plusieurs grilles différentes qui vous permettront, cette fois, de correspondre secrètement entre vous.

Pour obtenir ce jeu, il suffit de verser la somme de quinze francs au C.C.P. nº 7756.52 de M. Dessicy, 64, rue Seutin, Bruxelles.



NE L'OUBLIEZ PAS !

A l'occasion de l'anniversaire du journal, un magnifique numéro spécial sera publié le

25 SEPTEMBRE

SUR VINGT-QUATRE PAGES. QU'ON SE LE DISE !

★

LA BONNE HISTOIRE DE LA SEMAINE

Un poète anglais qui s'était rendu fameux par des vers à peu près inintelligibles, fût un jour abordé dans un salon.

— Dites-moi, maître, fit son interlocuteur, quel sens avez-vous donc voulu donner à ce quatrain...

Et il récita les vers en quatrain.

— Lorsque je l'ai écris, répondit le poète, Dieu et moi-même savions ce que cela voulait dire. Mais maintenant, il n'y a plus que Dieu qui le sait.

TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité : Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH 12, rue de l'Empereur, Bruxelles

Les manuscrits et les dessins non insérés ne sont pas rendus.

ABONN.	3 *mois*	6 *mois*	1 *an*
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

(Prix au numéro : 5,50 Frs.)

ALBUMS

« Le Lotus Bleu », « Tintin au Congo », « Tintin en Amérique », « L'Oreille Cassée » 60 Frs. Tous les paiements s'effectuent, pour la *Belgique*, au C. C. P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles. *Pour la France :* à Tintin-Paris - Boite Post. 14. *Pour le Congo :* à Tintin-Congo - Boite Post. 449

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER







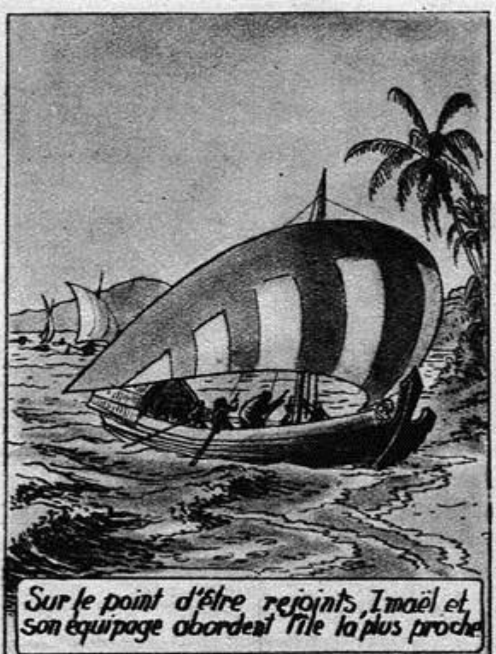














(A suivre.)



Mon cher Caméléon,

ET bien mon vieux, quelle aventure, ce Jamboree !

Tu ne sais pas ce que tu as manqué en n'y venant pas. J'y ai, personnellement, appris une foule de choses intéressantes concernant la nature, la signalisation, le matelotage, le lasso, etc., etc...

Et puis, quel réconfort de se trouver au milieu de ces garçons sympathiques venus des quatre coins du monde, de ces garçons qui, malgré les différences de race, de religion, de conception de vie, pratiquent la même loi et arborent tous le même sourire plein de franchise et d'aménité : le sourire scout ! C'est dans des circonstances pareilles, mon vieux, que l'on sent que la fraternité n'est pas un vain mot.

Du point de vue de l'organisation, si l'on excepte quelques légers accrocs inévitables, le Jamboree fut une réussite magnifique. Grâce aux interprètes bénévoles, on s'y comprenait tous. On y trouvait un marché, un théâtre, un cinéma. On pouvait y apprendre à sauter en parachute,... que sais-je encore !

Mais, ce qui m'a laissé le meilleur souvenir c'est le « Change », c'est-à-dire l'espèce de comptoir où il était possible de troquer les pièces d'uniformes les plus diverses. J'avais eu l'inspiration heureuse d'emporter un stock d'insignes et de nœuds de carrick aux couleurs belges. Tu t'imagines sans peine la splendide moisson que j'ai récoltée. Sauf pour l'Irak, je suis parvenu à réunir un nœud aux couleurs nationales de chacun des pays représentés. Cela me fait une collection de 41 pièces...

Hélas, ce mémorable Jamboree appartient déjà au passé mais quel bon souvenir cela nous fera pour nos soirées autour du feu de camp.

Bien à toi.

BISON SERVIABLE.























TOUT d'abord, mes amis, une question se pose : Tout le monde peut-il devenir radiesthésiste ? Ou bien est-ce l'apanage d'une élite ?

En réalité, de même qu'il y a peu de gens qui n'ont pas du tout le sens musical et seraient incapables de jamais rien comprendre à la musique, de même il n'y a pas plus de 10 pour cent de gens réellement « insensibles », c'est-à-dire inaptes à faire de la radiesthésie. En revanche, il n'y en a guère plus qui possèdent la sensibilité particulière indispensable pour devenir de grands radiesthésistes. Quant au quatre-vingt-dix autres, ils peuvent, à divers degrés, et avec un bon entraînement, devenir des expérimentateurs plus ou moins bons.

Voulez-vous savoir si vous êtes du nombre ?

Eh bien, je vais vous proposer quelques petites expériences préliminaires.

Procurez-vous d'abord un pendule. N'allez pas déjà en acheter un chez un spécialiste, mais prenez une petite boule ou une petite pièce de bois régulière, une bobine, par exemple, que vous suspendez au bout d'un fil d'une quinzaine de centimètres de long. Si votre père possède, par hasard, un fil à plomb de dessinateur, vous aurez un excellent pendule d'essai. Une très grosse perle en verre convient également bien.

Prenez votre pendule délicatement par un bout du fil, entre le pouce et l'index, de la main droite, de manière qu'il puisse osciller facilement à la moindre sollicitation. Etendez ensuite votre avant-bras gauche sur une table, et transportez votre instrument juste au-dessus, à une dizaine de centimètres environ. Donnez un élan au pendule, pour qu'il tourne légèrement dans le sens des aiguilles d'une montre, puis tenez votre main droite immobile et laissez le pendule agir à sa guise. Normalement, le mouvement circulaire du pendule va s'allonger, former un ovale de plus en plus étroit, pour finir par osciller simplement, d'un mouvement très ample, dans le sens du bras gauche. Tant que vous ne l'arrêterez pas, le mouvement continuera, indiquant ainsi, théoriquement, le sens de la circulation sanguine.

Sans arrêter le pendule ni bouger votre main droite, déplacez l'avant-bras gauche, et tâchez de le mettre dans une position perpendiculaire à la précédente. Le pendule changera également le sens

...DU MYSTÈRE

Jo, Zette et Jocko















(A suivre.)



SCOUTS, SACHEZ NAGER !

En temps de paix, pendant tout l'été, on parle beaucoup de la Manche. On cite le nom des champions qui l'ont franchie à la nage; on nous annonce qu'un Sud-Américain et une Danoise vont tenter à leur tour de vaincre le Détroit. On ajoute que deux jeunes Français l'ont traversé en canoé et qu'il ont été bien ennuyés en mettant pied sur le sol anglais parce qu'ils n'avaient aucun permis de séjour au Royaume-Uni ! Il est aussi question des exploits nautiques de notre ami Flupke qui fut le seul au monde à faire, sans désemparer, la traversée dans les deux sens (voir « Tintin » n° 31, pages 8 et 9) mais des mauvaises langues prétendent qu'il ne faut pas prendre Flupke trop au sérieux...

Ce qui est sérieux, c'est que 28 scouts français ont franchi la Manche à la nage, par relais, à la fin du mois de juillet. Ils allaient inviter leurs copains anglais au Jamboree de Moisson et remettre un fanion d'honneur au chef scout anglais, lord Rowland. (Ce fanion a pris place à Londres, au musée Baden-Powell.)

La traversée de la Manche fut assez pénible. Partis de grand matin, les premiers nageurs souffrirent du froid (ils durent s'enduire le corps de graisse), puis, la mer devenant agitée, certains scouts qui se trouvaient à bord des navires d'escorte en attendant leur relai, eurent le mal de mer; mais cette indisposition passa un fois qu'ils furent dans l'eau.

Dans un journal parisien j'ai lu ce qui suit :

« Les scouts s'étaient mis à l'eau lundi 28 juillet à 4 heures du matin; ils atteignirent Douvres à 17 h. 15; la traversée s'était donc effectuée en 11 h. 15 exactement. »

Dites donc, les amis, que pensez-vous de cette arithmétique ?

E. T.



de son oscillation, pour battre toujours dans le sens de la longueur de l'avant-bras.

Répétez cette expérience au-dessus du bras de plusieurs autres personnes. Si, chaque fois, elle réussit, vous êtes certain d'avoir la sensibilité nécessaire.



Maintenant que vous avez vu osciller le pendule entre vos doigts, faites une petite expérience de mouvement giratoire. Tenez votre pendule au-dessus de votre main gauche, paume en dessous. Imprimez-lui une légère oscillation dans n'importe quel sens, puis immobilisez bien votre main droite. Après quelques oscillations, il commencera à tourner, vraisemblablement dans le sens des aiguilles d'une montre, ce qu'on appelle habituellement la rotation directe, et il continuera sans arrêt. Retournez brusquement votre main gauche, paume en dessus. Le pendule va diminuer l'ampleur de son mouvement, passer doucement à l'oscillation, puis se mettre à tourner en sens contraire, ce qu'on appelle la rotation inverse. Chaque fois que vous retournerez la main, le même phénomène se reproduira. Répétez cette expérience sur les mains de plusieurs autres personnes : elle doit réussir de la même façon. Si votre pendule tourne en rotation directe sur le dos de votre main, et en rotation inverse sur la paume, il fera exactement de même sur toutes les mains étrangères. Mais, un autre expérimentateur pourra obtenir des mouvements opposés aux vôtres dans tous les cas semblables. Celà vous prouvera que votre personnalité joue le plus grand rôle dans les mouvements du pendule, et que ceux-ci peuvent être considérés comme un langage conventionnel. C'est pour cette raison que vous rencontrerez des expérimentateurs qui vous parleront de méthodes bien différentes et qui leur réussissent à merveille, uniquement parce qu'elles ont servi de bases à leur entraînement.

T. Tournesol



RESUME

Le jeune Will s'est engagé en qualité de mousse à bord de la Pandore. Il s'aperçoit bientôt, avec terreur, qu'il est tombé dans un milieu d'affreux négriers. Seul, de tout l'équipage, le matelot Ben Brace lui témoigne de l'amitié. Après avoir fait procéder au chargement des esclaves noirs, le capitaine de la Pandore donne l'ordre de quitter à toute vitesse les côtes de Guinée. Il sait, en effet, qu'un croiseur anglais le poursuit...

LE skipper devait bien savoir que j'étais de retour à bord; tous les hommes de l'équipage avaient fait tant de bruit lorsqu'ils s'étaient aperçus que le crocodile me poursuivait, qu'il était impossible qu'il en ignorât la cause. Je repris néanmoins possession de mon cadre, sans que rien n'annonçât qu'on dût me renvoyer chez mon ignoble maître. Le fait est que le capitaine, ainsi que l'avait pensé Ben Brace, n'était pas fâché d'avoir dupé le roi Dingo, et mon service lui étant agréable, il était bien loin de vouloir me restituer à mon affreux acquéreur. C'était l'énorme bénéfice que lui avait offert le roi qui l'avait déterminé à me vendre; mais dès qu'il avait rempli toutes les conditions du marché, sa conscience était satisfaite, et il était fort content que je fusse revenu.

Néanmoins, les pirogues de Sa Majesté pouvaient encore nous rejoindre, et il était probable que, si j'étais formellement réclamé, le skipper me livrerait de nouveau à son ami. Je ne fus donc entièrement rassuré que lorsque nous eûmes franchi la barre et que le navire, déployant toutes ses voiles, se dirigea vers la pleine mer. Combien de regards inquiets j'avais jetés sur le fleuve, jusqu'au moment où nous en étions sortis ! Ce n'était plus le crocodile qui me faisait regarder en tremblant à l'arrière du négrier; c'était la crainte d'apercevoir dans notre sillage une pirogue conduite par une double rangée de rameurs, et où serait assis l'affreux Dingo Bingo.

La pensée de retomber entre les mains de cet ignoble sauvage me causait un effroi que je ne pourrais exprimer. Cet affreux nègre me ferait payer d'autant plus cher mon évasion, qu'il m'avait témoigné plus de bienveillance et que je l'avais trompé; ma vie ne serait plus désormais qu'un long supplice où le dégoût s'associerait à la douleur.

Aussi ne commençai-je à respirer librement que lorsque nous eûmes dépassé la chaloupe des kroomen qui observaient toujours les mouvements du croiseur.

Mais une fois que le navire se balança de nouveau sur l'Océan, mon inquiétude s'évanouit tout à coup, et l'instant d'après, j'avais complètement oublié le roi Dingo et ses horribles sicaires; d'autant plus qu'un nouvel incident vint bientôt absorber mon attention.

Dès que *la Pandore* eut franchi la barre du fleuve, elle se révéla au croiseur depuis sa ligne d'eau jusqu'à sa pomme de girouette, et put reconnaître à son tour le gréement du cutter, car le ciel était si pur et la lune si brillante, qu'on distinguait les moindres objets à une distance considérable.

Cependant l'équipage du cutter ne sembla pas tout d'abord apercevoir le négrier; peut-être *la Pandore* se confondait-elle avec les arbres de la côte; peut-être la vigie n'était-elle pas attentive : toujours est-il que plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'on eût observé le moindre mouvement à bord du vaisseau anglais.

Tout à coup l'ennemi se réveilla, le bruit du tambour se fit entendre, et les voiles se déployèrent avec cette rapidité qui résulte des bras nombreux qui composent l'équipage d'un vaisseau de guerre et de l'ensemble des manœuvres qui leur sont commandées.

Malgré l'avantage que le négrier avait obtenu par son audace et par la soudaineté de son apparition, il était loin de se trouver dans des circonstances favorables. Depuis une heure ou deux que le cutter avait jeté l'ancre, le vent avait décrit environ un quart de cercle, et, au lieu de venir en ligne directe de la côte, il soufflait parallèlement au rivage.

Le capitaine de *la Pandore* s'en était bien aperçu; il n'était pas même besoin d'avoir son expérience pour être frappé de ce changement qui pouvait lui devenir fatal. Si la brise se fût maintenue à l'est, il était sûr de fuir avec succès devant la poursuite du croiseur; mais à présent toutes les chances se tournaient contre lui. Il ne pouvait pas prendre le vent sans le serrer de trop près pour son navire et sans se mettre à portée de l'artillerie du cutter; d'autre part, il se trouvait un banc de sable qui s'étendait presque du rivage à l'endroit où était mouillé le croiseur : c'est tout au plus s'il y avait entre le vaisseau de guerre et la pointe du banc de sable un espace de huit cents mètres; le cutter, courant sous le vent, couperait aisément le passage au négrier, et celui-ci ne tarderait pas à être mis hors de combat.

Je me trouvais à côté du skipper et du contremaître, qui, en face de ce terrible dilemme, exhalaient leur colère par d'horribles imprécations adressées à leur ennemi. J'écoutais avec un vif intérêt les témoignages de leur anxiété; comme eux, je suivais d'un œil avide les mouvements du cutter : mais notre émotion était loin de se ressembler. Tandis qu'ils maudissaient le croiseur, je priais de toute mon âme pour que celui-ci capturât *la Pandore;* même au risque de périr sous une bordée de canons anglais, je ne pouvais m'empêcher de faire des vœux pour la défaite du négrier.

Bien qu'il y eût à peine quelques minutes que je fusse à bord depuis le chargement de notre cargaison vivante, j'étais déjà vivement impressionné par le drame effroyable dont le navire était devenu le théâtre. Les hurlements des noirs qui étouffaient dans l'entrepont, leurs voix suppliantes qui, de la prière, passaient aux menaces, me faisaient pressentir ce qu'il me faudrait voir et entendre pendant de longues semaines, peut-être pendant des mois. Quelle affreuse existence ! et combien je désirais que nous fussions capturés !

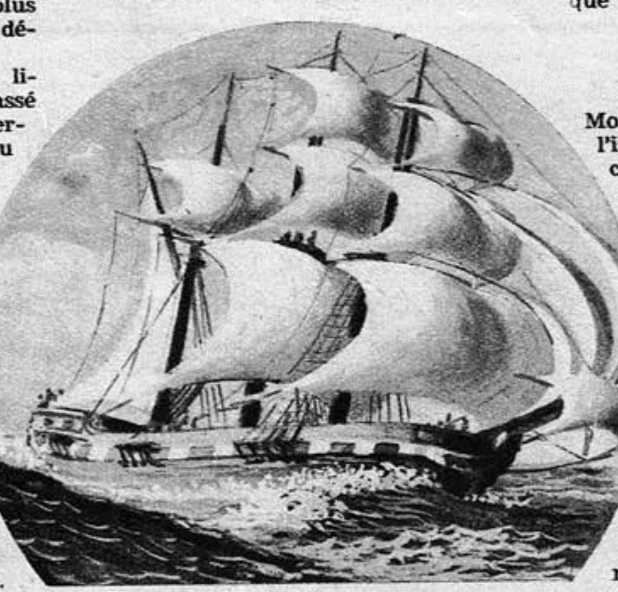
CHAPITRE XXXIX

Mon espoir grandissait en raison de l'inquiétude que manifestaient les officiers de *la Pandore*. Le cutter avait déployé ses voiles et commençait à fendre les vagues; la manœuvre avait été si rapide qu'il ne s'était probablement pas donné le temps de lever l'ancre, et qu'il avait dû trancher le câble qui le retenait au mouillage : c'était du moins ce que pensaient les matelots du négrier.

Le contremaître semblait pousser le capitaine à quelque mesure désespérée.

— Il est impossible de passer devant lui, disait-il; on ne peut pas même essayer. Sacr..., c'est la seule chance que nous ayons; la marée nous est bonne, et quel danger courons-nous ?

— Essayons-le, répondit le skipper.



Tout à coup « la Pandore » tourna de façon à recevoir le vent en poupe...

Nous serons certainement pris si nous ne le faisons pas; et sacr..., j'aimerais mieux me briser en mille pièces sur un rocher, que de tomber aux mains de ce sacr...

Ce dernier blasphème termina l'entretien, et le contremaître se hâta de commander à l'équipage les manœuvres qui devaient réaliser son plan.

Je n'avais pas compris ce qu'il avait dit au capitaine; mais j'observai que *la Pandore* changeait tout à coup de direction et mettait le cap sur le croiseur. On aurait pu se figurer qu'elle n'avait d'autre désir que de rejoindre le vaisseau de guerre ou de se faire couler par ses canons, et nul doute que celui-ci ne fût très étonné de cette manœuvre, dont les matelots du négrier se montrèrent eux-mêmes fort surpris.

Toutefois, l'intention du contremaître, qui avait ordonné ce mouvement, était beaucoup plus sensée qu'elle ne le paraissait au premier coup d'œil. Le négrier avait à peine filé trois longueurs de câble dans la nouvelle direction qu'il avait prise, que virant de bord jusqu'à ce qu'il eût le vent sur son travers, il courut vers la côte.

Cette manœuvre restait toujours un mystère pour la plupart des matelots, qui obéissaient, sans les comprendre, aux ordres qui leur étaient donnés; quelques-uns d'entre eux, néanmoins, avaient la confiance de leurs officiers et n'ignoraient pas quel était le plan du contremaître.

Quant au croiseur, il devait supposer que l'équipage de *la Pandore*, voyant qu'il lui était impossible d'échapper à l'ennemi en tenant la mer, se décidait à repasser la barre du fleuve ou à se jeter à la côte avec l'intention de quitter le navire et de remonter la rivière au moyen de ses canots. Il était impossible que le commandant du croiseur pût interpréter différemment l'étrange conduite du négrier.

Mais le pauvre homme se trompait: la manœuvre du négrier avait précisément pour but de l'induire en erreur. S. le capitaine et son digne acolyte manquaient d'humanité, ils n'en étaient pas moins des hommes de mer fort habiles, et la connaissance qu'ils possédaient de la côte leur donnait sur les officiers du croiseur un énorme avantage.

Aussitôt qu'il se fut aperçu que *la Pandore* se dirigeait vers l'embouchure du fleuve, le commandant du cutter changea également de direction et poursuivit le négrier, dans l'espoir de s'en emparer immédiatement ou de l'acculer dans la rivière où il deviendrait une proie facile.

J'ai parlé un peu plus haut du bas-fond qui avait empêché le skipper de fuir l'ennemi en naviguant sous le vent; c'était un banc de sable vaseux, formé par le courant du fleuve et s'étendant à une assez grande distance dans la mer, où il suivait une direction oblique. A l'endroit où cette espèce de presqu'île se rattachait à la côte, elle était généralement couverte d'eau, et, pendant les grandes marées, un navire de fort tonnage pouvait traverser le chenal qui se trouvait alors entre la côte et le banc de sable; mais c'était seulement lorsque la marée était haute que ce passage pouvait être effectué par un navire ayant un fort tirant d'eau.

La chasse durait depuis environ dix minutes; *la Pandore* était maintenant près de la côte et paraissait vouloir franchir la barre du fleuve, tandis que le croiseur, qui n'était plus qu'à huit cents mètres de la poupe du négrier, marchait parallèlement au banc de sable.

Tout à coup la barque laissa tomber ses bras de dessous le vent, tourna de façon à recevoir le vent en poupe, et se trouva directement en face de l'écueil. Il y eut un moment d'anxiété parmi tout l'équipage; l'instant d'après, *la Pandore* serait libre ou elle aurait échoué; elle resterait désemparée sur la côte africaine, ou elle voguerait sans obstacle vers le rivage du Brésil. Ce fut le crime qui, cette fois, triompha. Le négrier laboura le sable à une assez grande profondeur; mais il se trouva sain et sauf de l'autre côté du bas-fond: le péril était passé, et les hourras des affreux bandits qui venaient d'être sauvés annoncèrent la victoire.

Il était inutile au croiseur de chercher plus longtemps à continuer sa poursuite; il longeait toujours le ban de sable qu'il côtoyait avec peine.

Il envoya bien quelques boulets à la barque, mais sans produire aucun résultat sérieux. Avant que le cutter eût viré de bord pour regagner la pleine mer, le négrier ne formait plus qu'un point à l'horizon.

CHAPITRE XL

Il ne fut plus question du croiseur; au lever du soleil, il avait complètement disparu, et *la Pandore*, chargée de voiles, poursuivait sa course vers l'Amérique, où la conduisait une brise légère. Le cutter avait, sans nul doute, abandonné la chasse près de la côte de Guinée, sachant par expérience qu'il lui était impossible de jouter avec la barque dès que le vent permettait à celle-ci de déployer toute sa toile.

Mais revenons aux matelots du négrier. Quelle joie pour eux quand ils eurent acquis la certitude que le croiseur avait abandonné la chasse ! Leur tâche allait être bien facile; de tous les voyages qu'un marin ait à faire, l'un des moins pénibles est sans contredit la traversée de l'Atlantique, du golf de Guinée à la côte du Brésil; les vents alizés soufflent constamment en sa faveur.

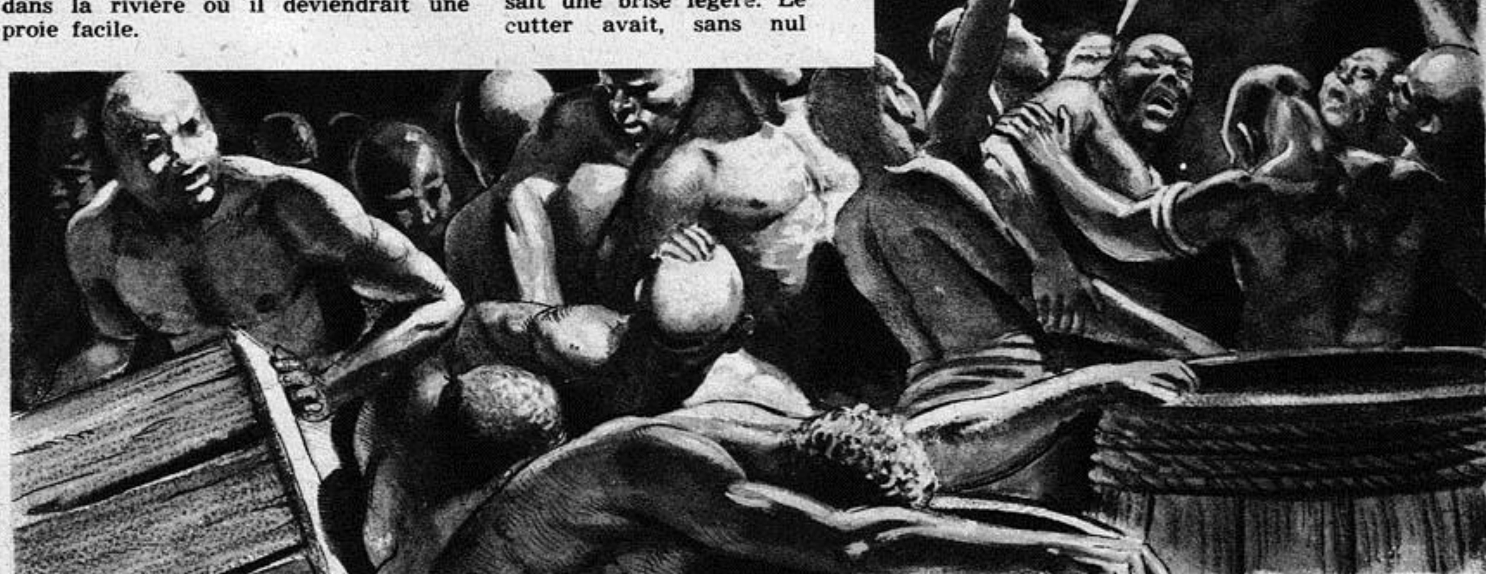
Hélas! malgré la facilité du voyage, cette époque n'en fut pas moins l'une des plus douloureuses de ma vie; témoin de souffrances incessantes, j'étais continuellement navré par le spectacle de l'agonie des malheureux qui remplissaient l'entrepont.

Il est inutile de décrire les tortures que subit la cargaison du négrier; le récit en a été fait mainte et mainte fois. Les malheureux que nous transportions en Amérique, plus mal nourris que des pourceaux, entassés dans un lieu trop étroit pour les contenir, étaient obligés de se repousser mutuellement pour ne pas être étouffés, et ne parvenaient pas à s'étendre; ils ne pouvaient s'asseoir que les uns après les autres, n'avaient à respirer qu'un air infect, dépourvu des conditions nécessaires à la vie, et c'est tout au plus si, pendant quelques minutes, on leur permettait de venir sur le pont, à quatre ou cinq à la fois; on les replongeait ensuite dans leur enfer, et la grille s'en refermait immédiatement sur eux.

Un matelot montait la garde auprès de cette grille et faisait souvent usage de sa baïonnette, dont il lardait les malheureux noirs de la façon la plus cruelle, afin d'intimider ceux qui auraient eu l'intention de se révolter.

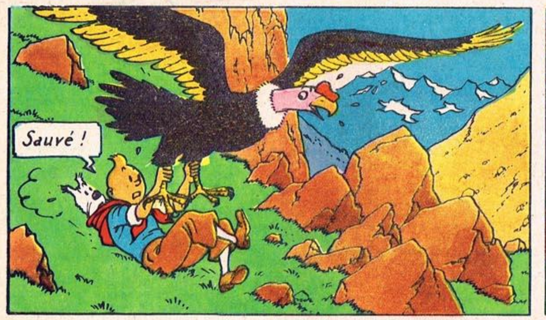
(A suivre.)

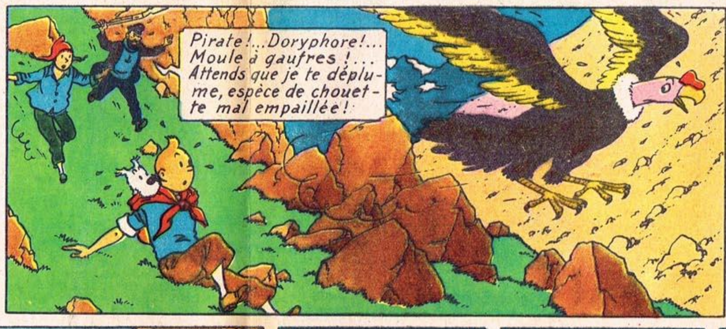
Traduction d'Henriette Loreau.
Illustrations de P. Cuvelier.



Les malheureux étaient obligés de se repousser mutuellement pour ne pas être étouffés...


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ


Sauvé !


Pirate !... Doryphore !... Moule à gaufres !... Attends que je te déplume, espèce de chouette mal empaillée !




Quelques minutes plus tard...


Pays de sauvages, mille sabords ! Des montagnes, toujours des montagnes, et des tas de sales animaux !...


C'est encore loin, Zorrino ?
Loin, señor, très loin !... Encore longtemps marcher, très longtemps, beaucoup de jours ! ... Encore franchir hautes montagnes de neige...


Les jours passent...


Et un matin...


Nous arriver col, señores... Là beaucoup danger... Vous pas faire bruit, vous pas parler, sinon avalanches...
Compris, fiston, on y veillera.




Brrr ! quel froid de canard... Pas de doute, je vais m'enrhumer... Qu'est-ce que je disais... Là ! ça y est... Aaaah... Aaaah...


AAAAAAH...

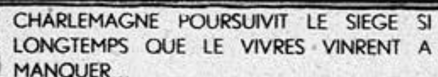

TCHOUM


BRRROUM
BRRROUM
Une avalanche !...
?
HERGÉ

(A suivre.)

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

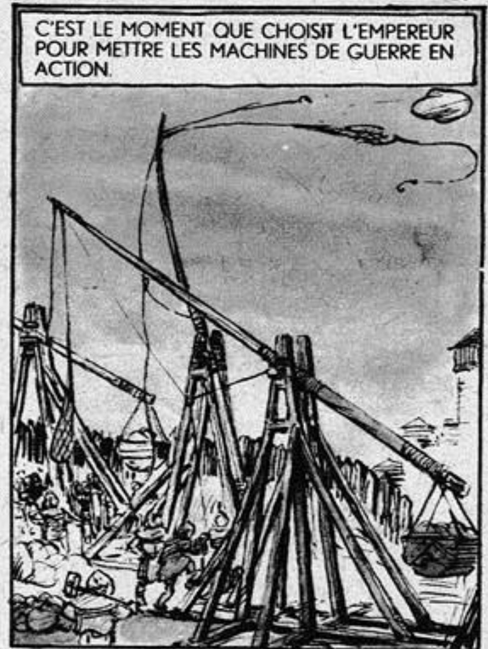
RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY

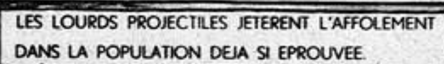




























(A suivre.)



LES ENTRETIENS DU CAPITAINE HADDOCK

JUSQU'ICI, mes amis, la place m'a manqué pour vous parler des canots à moteurs électriques.

Que vous ayiez une vieille coque dont le moteur est démoli, ou bien que vous construisiez vous-mêmes une belle maquette navigante de canot, de paquebot ou de navire de guerre, le moteur qu'il vous sera le plus facile d'y adapter est, sans contredit, le moteur électrique.

D'abord, en lui-même, il est peu encombrant et peut se loger n'importe où, particulièrement à l'avant; il permet dès lors un long arbre d'hélice peu incliné et favorise le rendement. De plus, il s'accommode presque de n'importe quelle hélice, sa puissance s'adaptant d'elle-même au régime imposé. Il est pourtant à conseiller de lui accoupler une hélice à très petit pas, pour lui permettre de tourner assez vite, son rendement étant alors meilleur. Mais le moteur électrique n'a pas que des qualités; son principal défaut consiste à consommer pas mal de courant.

Quelle source d'électricité adopterons-nous? Pendant la guerre, mes amis et moi avons beaucoup employé de petits accumulateurs, que nous fabriquions. C'était un pis aller, pour une période où il était impossible de trouver de bonnes piles sèches; en temps normal, nous ne recommencerons pas, les accus étant beaucoup trop lourds et encombrants. Vivent les piles sèches... de bonne qualité! Les fabrications européennes commencent à être meilleures. Mais il est pourtant impossible de trouver actuellement d'aussi bonnes batteries que les américaines (vertes) fabriquées pour les besoins de l'armée, ou celles qui sont construites pour les petits postes de radio portatifs américains. Si votre coque est petite, employez des éléments cylindriques de lampes-torches; si vous avez suffisamment de place, n'hésitez pas à prendre des piles-ménage, rectangulaires. Vous les disposerez plutôt vers l'arrière du bateau, en veillant à ce que l'équilibre soit correct.

Je suppose que vous aurez choisi un bon moteur, à la fois léger et puissant, marchant sur 6 volts, avec une consommation de deux ampères maximum. Vous pourrez l'alimenter normalement avec 8 volts, et, pour un concours, vous le survolterez jusqu'à 12 volts. Vous obtiendrez alors une belle vitesse de votre vaillant petit moteur.

Quant aux moto-modèles à explosion, ce sont évidemment, et de loin, les plus intéressants, aussi bien pour les papas que pour leurs fils. Vous avez pu constater, pourtant, que leur puissance et leur vitesse empêchent de placer de tels moteurs dans n'importe quel type de coque. Ce qui leur convient le mieux, pour une bonne vitesse en même temps qu'une grande stabilité, c'est une coque « à bouchains » genre « runabout » ou vedette rapide. Bien entendu, la partie mécanique (hélice, arbre, chaise, tube, presse-étoupe) doit être particulièrement soignée et robuste. Quant au refroidissement, il doit être étudié soigneusement. L'ennui le plus courant vient des départs difficiles; on peut pourtant les éviter en prenant quelques précautions.

Si vous avez un Diesel, ayez toujours du carburant frais dont la proportion d'éther sera correcte (le fond d'une bouteille souvent débouchée et tenue à la chaleur contient trop d'huile).

Avec un moteur à allumage, c'est plus délicat. La bougie et les vis platinées peuvent s'encrasser, surtout ces dernières, qui se trouvent toujours mal protégées de l'huile et difficiles à atteindre dans le cours des nettoyages. Un fil peut casser; la bobine et le condensateur peuvent « claquer ». Mais, surtout, ils consomment beaucoup de courant, et la qualité des piles est aussi importante pour eux que pour les moteurs électriques.

En tous cas, un bon moteur dont on sait convenablement se servir est une distraction passionnante, et je ne connais que bien peu de Messieurs qui ne se soient emballés pour mes canots à moteurs.



MONSIEUR *Stephi* LE MAGICIEN



Perplexe et vexé, Pierrot se plonge dans d'amères réflexions.



Mais voici qu'il aperçoit son ami M. Kangourou, le facteur.



— Mon cher Kangourou, on m'empêche d'approcher celle que j'aime. Mes jours sont comptés, je le sens!...



— Excusez un humble Kangourou sans instruction, mais pourquoi n'écririez-vous pas une lettre que j'irais lui porter?

LA GRAPPE de RAISIN

A L'EPOQUE où le fils d'Osman régnait sur la Turquie, deux riches marchands traversaient un jour le désert qui s'étend entre Brousse et Moudania. Le soleil était brûlant et la route n'était abritée par aucun arbre. Les deux voyageurs, exténués, mouraient de soif.

Soudain, l'un d'eux, Hadil, poussa un cri de joie : il venait d'apercevoir une source qui sourdait entre des pierres.

Les marchands mirent pied à terre, donnèrent à boire et à manger à leurs mulets, ensuite, se rafraîchirent eux-mêmes.

— Frère, dit alors le second, une idée me vient. Complétons notre toilette en nous faisant mutuellement la barbe.

— Ton idée est bonne, car la propreté est agréable à Allah.

Mustapha déroula son turban, ouvrit le col de sa chemise et se laissa couvrir le visage de savon.

Mais alors, le démon, qui ne pouvait supporter de voir deux hommes unis par l'amitié, souffla à Hadil des pensées mauvaises :

— Si tu tuais ton compagnon, ta richesse en serait augmentée. Et qui pourrait connaître ton crime ? Il n'y a aucun témoin dans ce désert. A force d'aumônes et de prières, il serait si facile de te faire pardonner.

L'obsession devint si forte, qu'Hadil dit tout haut :

— Si je voulais te tuer d'un coup de ce rasoir, personne n'en saurait rien et je serais riche.

— Si tu commettais ce crime, je me plaindrais au Sultan des Sultans; il transmettrait ma plainte au sultan qui te punirait.

— Quoi ? s'écria Hadil. Des menaces ?

Et d'un coup de rasoir, il trancha la gorge de son compagnon. Il l'ensevelit non loin de la source et, de retour à Moudania, il raconta, avec de grandes lamentations, que Mustapha était tombé dans un ravin.

★

Des années passèrent. Hadil était devenu riche et considéré. Le souvenir de son crime ne le tourmentait nullement et son âme était tranquille comme celle d'un juste.

Quand il lui arrivait de retourner à Brousse, il prenait une autre route. Mais un jour, pourtant, il eût la tentation de revoir le lieu de son crime. La petite source murmurait toujours au même endroit mais, à la place où était enterré Mustapha, avait poussé une vigne vigoureuse.

Hadil descendit de sa mule et s'approcha de la vigne. Prodige ! Quoiqu'on ne fût qu'en avril, elle était couverte de fruits vermeils et appétissants, rutilants sous l'éclat du soleil.

Ce fait extraordinaire fit germer un monde de réflexions dans la tête de Hadil. Mais il se persuada bien vite que, puisque Allah lui procurait ces fruits, c'est qu'il lui avait pardonné sa mauvaise action. Peut-être même, Mustapha était-il un criminel et n'avait-il été que l'instrument de la justice divine.

Sa conscience ainsi calmée, il cueillit les grappes, se réservant de les déguster le soir même. Mais, en cours de route, il se dit que si, au lieu de les manger, il les offrait au Sultan, il serait peut-être richement récompensé d'un don aussi extraordinaire en cette saison.

Et, comme il était cupide, il se dirigea immédiatement vers Brousse, tout heureux de sa bonne fortune, et la conscience plus tranquille que jamais.

★

Dès le lendemain matin, il se rendit à l'audience du Sultan Murad et attendit avec impatience d'être reçu. Il se prosterna à ses pieds et dit :

— Seigneur, je ne suis qu'un pauvre marchand et je ne puis t'offrir qu'un présent bien modeste : une simple grappe de raisins.

— As-tu l'audace de te moquer de moi ? s'écria le Sultan. Une grappe de raisin à cette saison, c'est impossible !

— Allah me préserve d'une telle impertinence. D'ailleurs voici le raisin.

Et Hadil déplia le carré de soie dans lequel il avait enveloppé les fruits.

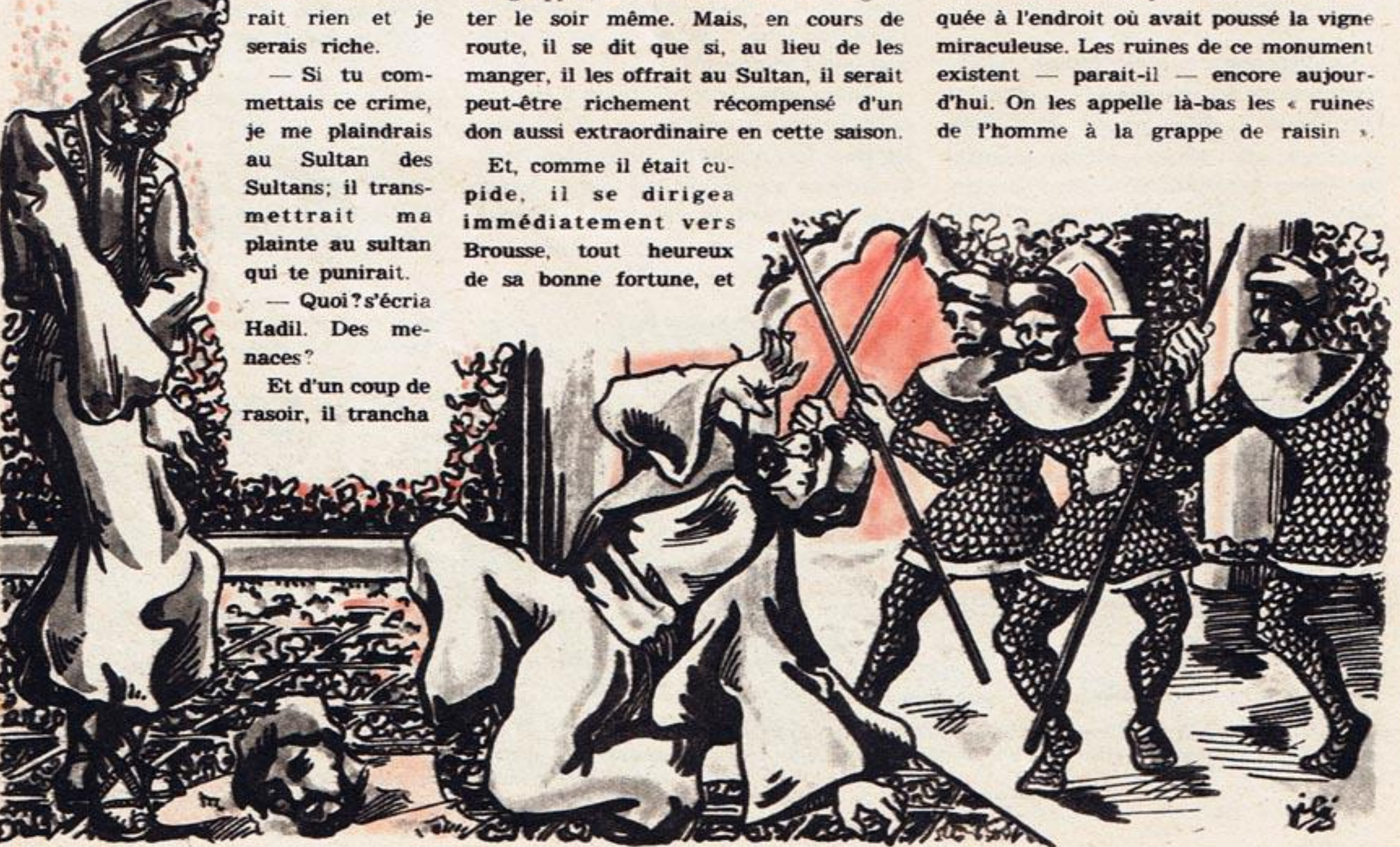
Mais alors, un cri d'horreur sortit de toutes les poitrines. Au lieu des grappes vermeilles, cueillies la veille, se trouvait une tête fraîchement coupée.

L'assassin, cloué au sol par la terreur, n'essaya même pas de nier son crime et raconta ce qui s'était passé quelques années auparavant.

— Allah est grand, dit le Sultan. Tu vois qu'il a permis à ta victime de tenir sa promesse. Le Sultan des Sultans m'a transmis sa plainte pour que tu sois châtié ainsi que tu le mérites. Gardes, emmenez cet homme et qu'il soit pendu sur l'heure.

Ainsi fut fait.

En souvenir de ce fait extraordinaire, le sultan ordonna qu'on bâtît une mosquée à l'endroit où avait poussé la vigne miraculeuse. Les ruines de ce monument existent — paraît-il — encore aujourd'hui. On les appelle là-bas les « ruines de l'homme à la grappe de raisin ».





le coin des timbrés

A TRAVERS L'HISTOIRE

MEMLING.

HANS L'ALLEMAND est né à Memelingen vers 1430 près de Mayence; l'altération du nom de son village natal a donné l'appellation sous laquelle nous désignons désormais ce grand peintre. Son enfance demeure obscure; on le voit seulement à Cologne plus tard et à Bruxelles ensuite étudier l'art qui devait l'illustrer : il est très probable que dans cette dernière ville il fut l'élève de Vander Weyden. Son premier travail fut exécuté à Bruges où il était venu se fixer après la mort de son maître et où Philippe le Bon tenait une cour fastueuse : il s'agit des « Sept Douleurs de la Vierge »; en 1479 paraissent le « Mariage mystique de Sainte Catherine » et l'« Adoration des Mages », en 1480, les « Sept Joies de la Vierge » et la « Descente de Croix ». A cette époque il règne sans partage en Flandre; il réunit virtuellement à lui seul la gloire de l'école flamande de peinture, car les autres grands noms de l'histoire se sont éteints. Aussi toutes les commandes arrivaient-elles à l'atelier de Memling. Mais c'est pour l'étranger qu'il exécuta ses plus importants tableaux tel « Le triptyque du Jugement dernier » ? Cette œuvre, de même que le « Christ et ses Anges » et la « Passion », sont demeurés des pièces maîtresses, mais la plus populaire, car elle a donné lieu à 36 variantes, est la « Vierge et l'Enfant », d'une exécution merveilleuse. Memling mourut en 1494; il fut inhumé dans l'église Saint-Gilles à Bruges.

Le timbre qui le représente porte le numéro 512. Fr. DEPIENNE.



LE SAVIEZ-VOUS ?

L'ILE SAISONNIERE

LE lac Illungen en Livonie, présente la curieuse particularité de recéler un petite île qui « disparait » chaque année, et demeure immergée depuis la fin du mois d'octobre jusqu'au printemps suivant. Mais, dès les premiers beaux jours, elle surgit à nouveau de l'eau et se fait rôtir au soleil tout l'été, si bien que les paysans des environs peuvent y semer et y récolter du foin.



MANHATTAN

MANHATTAN, qui est le nom indien de New-York, signifie en réalité « lieu des ivrognes ». L'origine de cette appellation pittoresque remonte à 1524. En ce temps-là, l'explorateur florentin Verrazano ayant abordé pour la première fois sur le rivage où s'élève aujourd'hui la plus grande ville du monde, fit goûter de l'eau de vie aux Indiens. On devine quel effet fit ce breuvage sur les Indigènes. C'est de cette ivresse mémorable que naquit le mot « mannaha-ta », dont le sens vous a été donné ci-dessus.

UN RECORD

UN prêtre chinois de Shangai vient de battre un record peu commun. Il possède les ongles les plus longs du monde. Ceux-ci mesurent vingt-deux inches trois quarts, c'est-à-dire à peu près trente cm. Ajoutons, qu'ils n'ont plus été taillés depuis vingt-sept ans.



UN EXCELLENT REMEDE.

APRES avoir été le poison subtil dont les Indiens de l'Amérique du Sud enduisaient leurs flèches et leurs sagaies, le curare, vient de prendre rang parmi les médicaments. On sait que durant de nombreuses années la nature exacte de ce « produit » resta une énigme. Les Indiens gardaient bien leur secret !

Le curare agissait en contractant les nerfs des muscles et la paralysie respiratoire qui s'en suivait provoquait inmanquablement la mort.

Aujourd'hui, le curare est utilisé, à faible dose, comme calmant dans les cas de crises convulsives, provoquées par la folie furieuse ou le tétanos.

Nos Petits Problèmes !

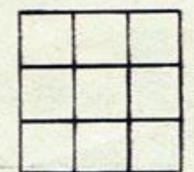
EXACT OU INEXACT ?

VOICI sept propositions. Vous avez trente secondes pour déterminer si ce qu'elles affirment est, ou n'est pas, conforme à la vérité.

1. Le lait est plus lourd que la crème.
2. En grandissant la souris devient rat.
3. On appelle fracture simple celle qui n'affecte qu'un os.
4. Les personnes qui se noient remontent trois fois à la surface de l'eau.
5. La foudre ne frappe jamais deux fois le même endroit.
6. Les loups vivent en bandes.
7. Lorsque l'abeille a « piqué », elle meurt.

TOTAL CONSTANT

VOICI neuf chiffres et un carré divisé en neuf cases. Pouvez-vous placer chacun des neuf chiffres dans une case de telle manière qu'en faisant le total de chacune des colonnes du carré (c'est-à-dire de chaque groupe de trois cases), horizontalement, verticalement ou en diagonale, on obtienne le nombre quinze ?



ECONOMIE

UN fermier se rend chez un forgeron de sa connaissance et lui remet cinq fragments de chaîne composés de trois maillons chacun.

— Je voudrais, lui dit-il, que vous transformiez ces cinq fragments en une chaîne continue.

— Je demande 1,00 Fr. par maillon à couper et 1,00 Fr. par soudure. Vous me devrez donc 8,00 Frs. en tout ! fit le forgeron.

— Non, répondit le fermier, je vous devrai 6,00 Frs.

Le fermier a raison ! Mais par quel calcul est-il arrivé à ce chiffre ?

MOTS CROISES DU N° 36 (solution)

HORIZ. : 1. Marseille. — 2. Ereintées. — 3. Test, ossu.— 4. Tenus. — 5. Omise, es. — 6. Nu, co. — 7. Oculistes. — 8. Lieue, âne. — 9. Esses, ses.

VERIC. : 1. Métropole. — 2. Are, cis. — 3. Restitués. — 4. Sites, lue. — 5. En, nénies. — 6. Itou, us. — 7. Lesse, tas. — 8. Les, scène. — 9. Esus.



TEDDY BILL

DEFENSEUR DES FRONTIÈRES

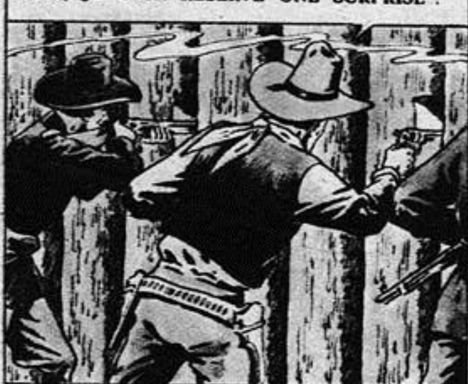
PAR LE RALLIC

























L'HOMME DU LABRADOR

CONNAISSEZ-VOUS le Labrador ? Non ?... Et bien, je ne vous souhaite pas de devoir y vivre un jour. C'est une terre immense (grande, à peu près, comme les 2/3 de l'Europe) qui s'étend au Nord-Est du Canada jusqu'à hauteur du Groenland sur des milliers de kilomètres de côtes inhospitalières. Il y fait très froid. Neuf mois de l'année, on ne voit partout que de la neige et de la glace. Le sol reste gelé à une grande profondeur jusqu'en juillet. Le long du rivage, on rencontre ça et là de pauvres villages de pêcheurs, mais leur population globale ne dépasse pas 30.000 âmes. Ce sont des gens coriaces, rudes, à l'âme chevillée au corps. Rien ne les décourage. La terre sur laquelle ils vivent est si stérile qu'ils sont souvent contraints de nourrir leur bétail avec le produit de leur pêche (morue salée ou résidus de baleine).

Comme on le voit, le Labrador est tout le contraire d'un pays de Cocagne ! Et si l'on comprend à la rigueur que quelques milliers de pêcheurs se cramponnent à ce sol déshérité parce qu'ils y ont des habitudes, des souvenirs, des ancêtres, on imagine difficilement que l'un ou l'autre citoyen de notre confortable Europe soit tenté d'aller y passer le restant de ses jours.

C'est pourtant ce qui est arrivé à un anglais du nom de Grenfell.

Ce docteur Grenfell était, il y a quelque 45 ans, l'un des médecins les plus réputés et les plus choyés de Londres. Son cabinet de consultations lui rapportait une fortune. Seulement, à force de soigner les gens, il lui arriva de s'oublier un peu. Le surmenage finit par le guetter... Il ressentit le besoin d'un long repos.

— Pourquoi, se dit-il, n'irais-je passer les mois d'été sur les côtes du Labrador ?... C'est un pays auquel ne songe certainement aucun touriste. J'y trouverai la paix et la tranquillité qui me sont nécessaires.

C'est ainsi qu'il débarqua, un beau matin, sur une plage aride, sauvage et battue par tous les vents.

On lui apprit bientôt qu'il n'existait pas un seul médecin au Labrador.

— Comment, pas un médecin pour 30.000 pêcheurs ? Mais comment ces gens se soignent-ils donc ?...

— Bah, ils tirent leur plan comme ils le peuvent !

Grenfell avait une âme généreuse. Durant cet été là, il se dépensa sans compter pour soulager la souffrance des pauvres êtres qui l'entouraient. Mais quand vint le moment de retourner à Londres, il fut pris d'une hésitation. La perspective de se réinstaller dans sa routine journalière le décourageait. Il se sentait inexplicablement attiré par ce mystérieux et rude Labrador, par ce climat polaire vivifiant, par ces humbles pêcheurs au cœur pur.

Il resta...

Il resta 32 ans, à caboter inlassablement le long des bancs dangereux, des récifs escarpés et des icebergs, apportant partout le réconfort de ses soins, de sa parole, de son extraordinaire vitalité...

Et n'allez pas croire que Grenfell se plaignait de son sort ! Il était heureux comme seul peuvent l'être ceux qui ont répondu sans hésitatoin, avec enthousiasme, à leur vocation.

Son existence de médecin dans ce continent lointain a été fertile en expériences amusantes, pittoresques parfois, mais, le plus souvent, dramatiques.

Il raconte lui-même qu'il eût un jour à amputer une malade de la jambe. C'était une vieille épouse de pêcheur, nourrie de la lecture de la Bible... Elle refusa obstinément de subir l'anesthésie : « Si Dieu exige que je souffre, déclara-t-elle, je n'ai point le droit de me soustraire à la douleur ». Le docteur Grenfell dû se résigner à lui scier la jambe à vif. La patiente, maintenue par ses quatre fils ne laissa pas même échapper un gémissement.

Une autre fois, appelé pour un cas d'urgence, il attela son traineau et, pour gagner du temps, se hasarda à travers les banquises. Hélas, le hasard voulut que l'une d'elles, poussée par le vent, dérivât. D'un bond prodigieux, les chiens essayèrent de sauter sur la terre ferme mais ils échouèrent. Equipage et conducteur furent plongés dans l'eau glacée. Grenfell n'hésita pas : il coupa les sangles qui retenaient les bêtes afin de leur permettre de nager et, à force de bras, regagna lui-même la terre ferme. Le soir, bientôt, descendit ; la bise se mît à souffler et le naufragé, isolé sur son banc de glace, sentit tout doucement ses membres s'engourdir. Il lui restait un seul moyen d'échapper à une mort affreuse. Il le tenta malgré sa répugnance. A l'aide d'un petit canif de poche, il tua les chiens de son attelage et se couvrit de leurs fourrures encore tièdes. Puis il s'endormit jusqu'au matin suivant. A l'aube, il fixa, bout à bout, les os des chiens pour en faire un poteau, attacha sa chemise au sommet de ce mât improvisé et durant des heures et des heures, grimpé au sommet de la plus haute falaise, agita frénétiquement ce bizarre drapeau, dans l'espoir qu'on le verrait au loin. Un petit bateau l'aperçut enfin et se frayant un chemin à travers les récifs de glace vint le délivrer. Grenfell n'avait jamais vu la mort de si près...

Pourtant, en dépit de ces effroyables conditions d'existence, en dépit des dangers de toute sorte qu'il courait à chaque instant, cet homme n'aurait pas échangé sa vie pour celle de n'importe lequel de nos priviliégés. Il mourut à l'âge de 60 ans sans un sou mais entouré de l'affection et du respect de ce peuple de pêcheurs qu'il avait, pendant 32 ans, soigné avec un dévouement sans borne.

On a souvent répété que l'abnégatoin et l'absolu dévouement à un idéal sont, seuls, capables d'apporter le vrai bonheur. L'existence du docteur Grenfell est une magnifique illustration de cette vérité.



LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)





















(A suivre.)